

— Oh ! difficile ! Je voudrais seulement qu'elle soit bonne et aimable, et puis aussi jolie.

— Là, tout réuni ! Quand je te disais ! Et je parle qu'elle sera un laideron !

— Méchant Maurice ! Mais non, Mme Donan, qui l'a recommandée à maman, écrit au contraire qu'elle est charmante. Seulement, elle ajoute qu'elle est sérieuse, très sérieuse... et alors, si on ne peut pas rire un peu.

— Mais on peut être sérieux et fort gai, Mademoiselle, observa en souriant Stanislas.

— Oui, c'est vrai, à preuve vous. Espérons que Mlle des Landies sera ainsi.

Stanislas sursauta un peu.

— Serait-ce celle que je connais ? Mlle Noella des Landies, de Pau ?

— Noella, c'est cela, en effet, dit Mme de Ravines. Vous l'avez connue à Pau, Monsieur ?

— Oui, Madame, la famille des Landies habitait l'appartement contigu à celui de mon oncle. Je puis donc d'ores et déjà vous rassurer, Mademoiselle Marcelle : Mlle des Landies possède au plus haut degré toutes les qualités désirées par vous, même la beauté, et surtout le charme, don supérieur encore. Mais je m'étonne qu'elle ait songé à devenir institutrice. Elle donnait des leçons de piano.

— Oui, mais elle en avait peu, les professeurs étant trop nombreux. Mon amie, Mme Donan, qui la connaît un peu, lui ayant proposé ce poste d'institutrice, elle a accepté, trouvant sans doute cette situation plus avantageuse. Je tenais à avoir pour Marcelle quelqu'un de très musicien, l'enfant ayant de remarquables dispositions qu'il faut cultiver de bonne heure. Quelle opinion avez-vous du talent de cette jeune fille, Monsieur ?

— Madame, je puis dire sans exagération que Mlle des Landies est une véritable artiste.

— Tant mieux, c'est ce que je désirais. Et Charlotte qui est d'une jolie force, sera charmée de faire de la musique avec elle.

Un pli se forma instantanément sur le front de Stanislas .

— Pauvre enfant ! pensa-t-il avec un serrement de cœur.

Il revoyait le froid visage de Charlotte de Ravines, sa bouche mince et dédaigneuse, ses yeux bleus aux lueurs dures. Il entendait la voix mordante disant avec un mépris ironique :

— Tu tiens donc bien à me présenter ton petit ingénieur, Maurice ? Tu dois pourtant penser que je m'en soucie fort peu !

— Tu as tort, car " mon petit ingénieur " est physiquement du moins — car je ne le connais pas encore autrement, — l'homme le plus remarquable qu'il m'ait été donné de rencontrer. Peut-être arrivera-t-il bien vite à faire ta conquête, ma dédaigneuse sœur.

Un ironique éclat de rire répondit à cette dernière phrase.

— Tu es stupide, mon pauvre Maurice, et tu me connais vraiment bien peu ! Penses-tu, sérieuse-

ment, que je m'occuperai une seule minute de ce que peut penser ce subalterne.

Ce dialogue entre le frère et la sœur avait été entendu par Stanislas, comme il passait, rêveur et peu pressé, le long de la haie enclavant le jardin du castel de Rocherouge, pour faire sa visite d'arrivée à Mme de Ravines. Au premier moment, un peu de colère était montée en lui. Mais bien vite, il s'était ressaisi et avait levé les épaules en souriant ironiquement.

— Bah ! que m'importe l'opinion de cette jeune personne orgueilleuse et probablement fort sottre ! avait-il pensé judicieusement. Qu'elle conserve son dédain vaniteux, mais je lui montrerai comment sait se conduire ce subalterne qu'elle méprise.

Et, lorsqu'il avait été présenté par Maurice d'Aubars à sa sœur, il s'était montré si froidement correct, si poliment hautain, que Charlotte, impressionnée dès l'abord, quoi qu'elle en eût, par la haute mine et l'élégance aristocratique du nouvel ingénieur, avait senti sa vanité profondément blessée. Elle s'était d'abord juré de lui faire changer d'attitude, et, dans ce but, avait déployé de savantes petites manœuvres de coquetterie. Mais quelle mortification de s'apercevoir qu'elle n'excitait, chez Stanislas, qu'une indifférence légèrement railleuse !

Et ce Maurice, observateur malicieux, qui lui avait méchamment glissé à l'oreille :

— C'est donc toi qui veux faire sa conquête ! Hein ! quand je te le disais !

De ce moment, cette nature vaniteuse et rancunière avait voué à Stanislas une sorte de haine. Le jeune homme s'en souciait assez peu, trouvant d'autre part, chez tous les membres de la famille, une réelle sympathie. Mais en apprenant que Noella allait entrer dans cette maison comme institutrice, il lui venait la pensée douloureuse qu'elle serait exposée aux dédains et aux duretés de cette jeune fille très vaine de sa beauté, et qui ne manquerait pas de devenir bientôt jalouse, de Mlle des Landies.

— Pauvre petite Noella, si charmante, si délicieusement bonne ! pensa-t-il. Si j'osais ! si je savais qu'elle veuille me confier sa vie, bien que je ne sois encore qu'un incroyant !

Le voisin arrivait en ce moment, et un peu après l'automobile s'éloignait, conduite par Stanislas.

Bien que l'on fût à la fin de novembre, l'atmosphère était douce, presque tiède. Le soleil semblait avoir aujourd'hui emprunté un renouveau de force avant d'entrer dans la période hivernale, il chauffait la terre brune, nouvellement labourée et semée, il éclairait, à travers les squelettes des arbres dépouillés, le sol bosselé des chênaies. Et, tel qu'une auréole, il enveloppait de ses rayons d'or clair les hautes tours du château de Sailles, orgueilleusement perché sur son roc.

Inconsciemment, Stanislas avait ralenti l'allure de l'automobile, et son regard, comme magnétiquement attiré, s'attachait sur la demeure féodale.

(à suivre)